

Adrien Sina et Pierre Restany Entretien

Numéro 64, hiver 1996

Technonatures et virtualités concrètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1996). Adrien Sina et Pierre Restany : entretien. *Inter*, (64), 43–43.

ADRIEN SINA et PIERRE RESTANY

Adrien SINA. La juxtaposition d'autoroutes, de quartiers résidentiels ou d'affaires n'approche ni le sens de la ville ni le sens de l'habitation humaine. Cette habitation ne peut être définie à partir du seul bâtir, il faut à la fois changer d'échelle et de niveau de réflexion pour se soucier davantage des actions humaines et de leur véritable espace de réalisation. Un espace de plus en plus planétaire et une action de plus en plus tendue vers des efforts adaptatifs de survie.

Pierre RESTANY. Dans ce cadre général, alors l'architecture spontanée prend un relief important. Vous voyez, j'ai été très frappé quand je suis allé la dernière fois à Los Angeles, c'était au mois de mars ou avril, il faisait un temps de début de printemps, il y avait beaucoup de sans-abri et certains d'entre eux avaient choisi les toits improvisés que fournissent les bretelles de raccordement des autoroutes aériennes. Et là, ils avaient créé des abris de carton et montraient manifestement que chacun d'eux tentait de préserver à la fois son abri et son territoire...

Regardez, je ne sais pas combien de future Somalie, de future ex-Yougoslavie, de ce genre de fixations qui remplacent peut-être ce qui était autrefois les grandes guerres mondiales. Ces fixations de foyer de déflagration nécessitent certainement des traitements sur le terrain qui sont spéciaux. Ce dont j'étais frappé, c'était d'avoir vécu au rythme de ces différentes petites guerres sans qu'il ne vienne à personne l'idée de proposer, par exemple en Bosnie-Herzégovine, un type de véhicule polyvalent qui puisse justement être réellement utile sur le terrain. Ce ne sont pas les blindés classiques que l'on peint en blanc et que l'on met à la disposition de l'ONU, qui peuvent résoudre le problème. Il ne vient à l'idée de personne de proposer ou de réfléchir à ce design d'urgence où l'on créerait justement des véhicules polyvalents qui pourraient avoir une partie atelier de réparation, une partie médicale, une partie médicale, une partie de stockage des médicaments et de denrées de première nécessité.

AS. Vous parliez de denrées de première nécessité. Ce qui est précisément une humiliation, regardant comment on distribue l'aide alimentaire, est que l'on jette des paquets quasiment à leur figure. Beaucoup de cultures anciennes avaient des lieux urbains pour des distributions, des échanges et des offrandes de cette nature. Elles avaient des rituels, des gestes et une pensée pour cela. Je pense que lorsque l'on va vers des peuples proches de la mort, notre aide humanitaire devrait plutôt ressembler à une offrande sacrificielle qu'à une ration de la misère jetée à la figure de

l'autre. Nous avons perdu tout ce mouvement cérémonial d'offrande et de respect. Ce qui est fait est odieux.

PR. Là non plus personne n'a jamais pensé quand il s'agit de distribuer cette aide alimentaire de songer à un certain design de la confection. Il y a dessus : « don des États-Unis d'Amérique à tel ou tel pays ». Ce sont des emballages paternalistes, déjà d'eux-mêmes et en eux-mêmes. Ce sont des insultes à ceux qui en ont besoin. Cela pose en effet un problème énorme, un problème moral.

AS. Tout ceci nous rend dérisoires et rend nos actions encore plus dérisoires face aux questions planétaires. Ayant dans nos banques ou dans nos réserves un peu plus d'argent ou de nourriture; nous croyons que les autres dépendent forcément de nous. Nous avons si peu à apporter à ces sociétés que nous considérons comme primitives, face à ce qu'elles possèdent déjà d'encore plus précieux, à savoir la place et le respect accordés à chacun. Cette incorporation sans faille dans la chaîne sociale fait que le vieux a une place, le malade en a une, l'infirme ou le fou, l'enfant qui naît ou l'ancêtre disparu, chacun a une place, un rang, tout comme chez les peuples antiques de notre Occident.

Ceci devrait être une leçon d'humilité pour nos sociétés contemporaines où tout le monde est plus ou moins exclu, ou finalement personne n'est à sa vraie place.

PR. Et ce que vous dites est intéressant surtout dans les sociétés tribales, les quelques-unes qui restent encore, les Indiens d'Amazonie, c'est justement le rapport entre la nature et la culture. Chaque Indien qui vit en système tribal est un initié. Vous savez que l'Indien se considère comme le plus bel animal dans la création.

Lorsqu'un petit Indien naît dans la tribu, toutes les sages-femmes et aussi le sorcier l'inspectent. S'il y a le moindre défaut sur le corps il est tué. Il n'y a que des enfants parfaits au point de vue du corps, qui deviennent ensuite des initiés, de très bons pêcheurs, de très bons chasseurs, de bons artisans pour fabriquer des pièges et des outils, de très bons agriculteurs nomades sur brûlis. Il connaissent exactement la dose de kemana que l'on doit envoyer sur la forêt de façon à permettre une récolte de manioc sans appauvrir l'écosystème. Ils savent très bien cueillir des plantes médicinales.

AS. Absolument. Et tout ce dont nous avons besoin pour l'expérimentation médicale, pour vaincre le cancer ou le Sida, c'est dans leur pharmacopée traditionnelle que nous allons le puiser, à la recherche de molécules nouvelles. Quelque part il faut que nous soyons modestes, nous aussi.

PR. Et vous voyez, en ce sens-là, ce qui se passe dès que ces gens perdent contact avec cette civilisation tribale qui identifie exactement toute leur culture à leur sens de la vie. Un Indien tribal a une très forte culture pratique qui s'identifie totalement avec son sens de la nature. C'est pour cela d'ailleurs qu'il est incapable de concevoir le monde au-delà de sa forêt.

Nous qui vivons dans une société post-industrielle, est-ce que nous sommes capables de voir ce monde au-delà de cette industrie ? Non.

AS. Nous en sommes incapables parce que nous ne savons pas voir au-delà du présent. Tout notre futur proche est déjà programmé et se confond avec le présent, mais au-delà ?

PR. Le présent est permanent. La valeur du présent que nous vivons c'est la valeur permanente, c'est-à-dire qu'elle absorbe ce qui nous reste de mémoire du passé et aussi ce futur immédiat, ce futur imminent qui est vécu au présent.

AS. Tous les programmes de recherche jusqu'au siècle prochain sont déjà là, sous nos yeux, et nous en connaissons exactement les contours. Ce n'est pas cela le futur. Le futur est moins dans ces machines techniques manipulées aujourd'hui ou demain que dans cette interrogation face à ce qui est encore digne d'être laissé en héritage aux autres générations.

PR. Exact.

AS. Nous nous retournons à chaque fois vers des mondes originaires, puisque c'est eux qui ont fondé ce sur quoi nous nous appuyons aujourd'hui. Ces cultures n'ont pas uniquement fondé pour leur quotidien, elles ont forgé des segments de pensée sur lesquels une accumulation de temps à venir a pu se produire. Elles ne nous ont pas légué des impasses, mais des ouvertures. Et c'est ce sens de la civilisation qui nous laisse responsable face aux générations futures.

Cette responsabilité n'est pas nécessairement dans le perfectionnement d'outils pour aller plus loin, mais dans la manière dont un vis-à-vis est initié face à ce réel qu'est l'habitation humaine, la place de chacun sur la Planète. Et si un jour plus aucun homme n'a de place sur cette Terre, quelque chose sera définitivement meurtri, sur l'histoire de l'humanité elle-même.

PR. Voilà une question que ne se pose pas le primitif.

AS. Tout simplement parce que pour lui, c'est d'avance le point acquis le plus initial. Tout part de sa place au sein de ce qu'il entoure, car sa construction du monde et son adaptabilité ne peuvent être atteintes autrement que par ce territoire de partage. •